

Alexandre Dumas

Les mousquetaires sont entrés dans ma vie en livraison jaune, grand format, imprimés sur deux colonnes. Dans le noir gras des planches romantiques passaient les reflets d'une lame, d'une bouteille, d'un falot, d'une gorge laiteuse, d'une poignée de pistoles, d'un coup de fourchette ou de pistolet. La fortune du royaume s'ébrouait librement dans un siècle orageux et nos amis faisaient galoper dans la joie les quatre vents de l'Histoire. Peu après, l'idée m'étant venue de former autour de ces modèles une invincible et noble compagnie, je crus devoir inviter Cyrano, Arsène Lupin et le capitaine Corcoran à prendre la casaque, et je vous dirai un jour ce qu'il advint de la promotion.

Cette livraison jaune était peut-être une édition originale encore que populaire ; elle ne tenait pas dans la poche, sinon celle du paletot, mais se glissait aisément sous l'oreiller et je couchais avec. Le pétrole ou la bougie me fournissaient une lumière historique et la cadence d'un cheval n'était pas rare dans la rue avec l'aubaine d'un temps de galop sur un coup de fouet. Donc, pas d'objection à faire cheminer un cavalier de la rue Tiquetonne au Louvre. Si les gibus ne portaient pas de plumes on en voyait encore de fort grandes au chapeau des dames tandis que vadrouillaient en couple des polytechniciens de cape et d'épée. L'anachronisme, en somme, était mince et il en faut de plus gros pour gêner les gamins. De justesse il est vrai le règne de Fallières se raccordait à Louis XIII par une barbiche d'État et les duels de saison au parc des Princes. Enfin le vicomte de Bragelonne avait mon âge ou presque, et j'enviais ce garçon de quinze ans qui chargeait les Espagnols sous l'œil du Grand Condé, tandis que la condition roturière me retenait sur le chemin de l'école, qui n'en passait pas moins par les jardins de Marie de Médicis et la terrasse des Reines.

Depuis lors j'ai recueilli sur Anne d'Autriche et Mazarin des informations moins sévères et des avis plus nuancés, mais les mousquetaires n'ont cessé de s'affermir dans la vérité historique, à preuve

que leur cabaret de la rue Férou a connu ma clientèle. Quarante ans après, j'ai donc relu *Vingt Ans après*, trop heureux d'avoir encore l'impudence de m'introduire dans la fine équipe en qualité douteuse de mousquetaire doyen, trotinant vers l'honorariat sur un bidet placide choisi par Mousqueton. Le petit Bragelonne est toujours le charmant garçon qui fera beaucoup de volumes, une dizaine environ chez Hetzel ; si j'applaudis à ses premières armes autant qu'à ses rougeurs il faut bien dire qu'aujourd'hui nous ne sommes plus de la même génération. Je le surveille, bien sûr, d'un œil attendri comme un cinquième père adoptif, mais l'âge me retient plutôt dans ce carré d'anciens sorti de la retraite pour jeter ses derniers feux. La raison de leurs exploits m'apparaît enfin, les tourments de leurs fidélités me touchent davantage et je comprends mieux le prix de ces casse-croûte pâté arrosés d'un mâcon où l'amitié triomphe avec l'honneur aux frais de la raison d'État. Et quand je dis casse-croûte pâté, c'est bien au pâté en croûte que je fais allusion, à celui des petits soupers et des grandes routes, et je m'avise que ce mets hautement civilisé est sorti de notre quotidien pour se replier tout doucement dans l'archaïsme. Le signe est inquiétant mais grâce à Dieu le mâcon nous reste.

Entre deux lectures le monde a bien changé ; les

rues n'ont plus de chevaux, les chevets n'ont plus de bougie et l'honneur se débrouille comme il peut sans épée, sauf pour les académiciens qui s'en servent peu. En revanche il nous reste encore suffisamment de politique et d'amitié pour faire jouer la Fronde avec les moyens du siècle et trouver à nos mousquetaires une postérité digne de réclamer leurs éperons, leur soif et leur bonne éducation. Tous les fervents de Dumas, tous les Français bien nés qui ont su découvrir dans ce grand nègre du Valois quelques saines leçons de savoir-vivre et de maintien seront tentés un jour ou l'autre d'examiner avec soin leurs amis et connaissances en vue d'y lever un détachement de mousquetaires. C'est un jeu honnête et plutôt réconfortant. Dieu merci on arrive encore à trouver d'acceptables doublures pour les emplois d'Athos, Aramis et d'Artagnan ; chose curieuse, il m'a semblé qu'un bon Porthos était plus difficile à rencontrer.

En prenant de l'âge nos mousquetaires ont pris goût à la politique. Ils n'y veulent d'autre loi que celle de l'honneur, ce qui, même à l'époque, semblait déjà un peu naïf et quelquefois importun. Vingt ans plus tôt ils offraient leur vie pour l'honneur d'une reine et maintenant c'est pour l'honneur du principe monarchique menacé dans la personne de Charles I^{er}, roi particulièrement royal et, de surcroît, habillé par Van Dyck. Pour ce qui

est de la politique nous aurions, aujourd'hui encore, assez d'intrigues et de complots pour y faire valoir les talents et les vertus de nos héros, mais on pourrait discuter sur la survivance des princes et des cardinaux, même approximatifs. La petite raison du préfacier, en l'occurrence, est d'accorder un texte sacré au millésime de l'édition, soit qu'il invite les personnages à reprendre du service parmi nous, soit qu'il aille chercher les héritiers de leur vocation chez les élèves de Sainte-Ginette, les jeunes haltérophiles, les lieutenants de paras, les attachés de cabinet ou les play-boys. Pour ce qui est des Broussel on les reconnaît aisément et nous voyons bien les Gondi flatteurs de populace mais je préfère laisser au lecteur politiquement mûr le soin de transposer les camps et les querelles car tel qui jadis eût tenu pour Mazarin se ferait honneur aujourd'hui de porter un nœud de paille à son chapeau. Mais, au fait, la partie est-elle jouable dans une société qui a perdu le goût des chapeaux ?

Enfin il nous reste l'Angleterre. La fortune de nos amis passe par Londres et la route de Boulogne en portera longtemps les traces. L'épisode anglais a toujours une grande importance et nous y tenons beaucoup. De temps à autre il nous arrive encore de monter une petite expédition qui fait apprécier là-bas notre génie allègre et nos mor-

ceaux de bravoure. Les amateurs d'exploits qui enjambent aujourd'hui le pas de Calais pour soutenir la fortune de nos gentilshommes sur le pré de Twickenham iront chercher dans les tavernes l'ombre des mousquetaires pour fêter en famille la gloire de nos gens ou noyer leur chagrin. Tous nos héros classiques se reclassent aisément dans le quinze de France. Il n'y a pas d'impertinence à sélectionner Aramis pour jouer trois-quarts aile, Porthos étant pilier, d'Artagnan à l'ouverture et, cela va de soi, Athos à l'arrière. Nous mettrons les valets au pack et nous verrons alors qu'à la touche Planchet ressemble fort à Chevalier. Le moment est venu de parler des valets, non seulement pour s'apercevoir de leur nécessité romanesque et de leur mission exquise mais pour constater, hélas, qu'un sentiment pernicieux de la dignité en a supprimé l'état sinon la race. Il est certain que l'esprit mousquetaire se perpétue à travers les vicissitudes de la civilisation, mais, tout bien pesé, je n'ose trop insister pour une résurrection qui, entre autres impairs, surprendrait nos amis sans valet.